Document generated on 07/11/2025 10:32 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les attributs de Peter Mahovlich

Bertrand Bergeron

Number 136, Winter 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89164ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bergeron, B. (2018). Les attributs de Peter Mahovlich. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (136), 59–63.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les attributs de Peter Mahovlich

Bertrand Bergeron

Clouston ? Pour sûr. Seulement, j'ai oublié son prénom. J'avais peur de lui. Taciturne, sournois, il faisait la loi dans la cour de récréation. Sauf que, comme j'étais petit de taille, à mes yeux, la plupart des autres faisaient tout autant la loi. À l'école. Tout comme sur le trajet qui y menait. Car, à cette époque, on se rendait à l'école et on en revenait à pied. Deux fois par jour, étant donné qu'on dînait à la maison.

Parfois, imaginant sans doute les craintes qui me venaient dans ce contexte, mon père y allait d'un questionnaire de son cru.

— T'as perdu une dent ?

Ce n'était pas le cas.

— T'as un œil au beurre noir ?

Il voyait bien que non.

— On t'a frappé ?

Inutile d'inventer.

— Alors t'as rien.

Il retournait à son journal. Moi, à mes pensées. Je finis par admettre qu'effectivement je n'avais rien. De la peur, certes, mais pas de mal. Faut dire que déjà, à cet âge, pour compenser, je savais me faire aller la gueule : un gars s'approchait de trop près, je le rabrouais avec une intensité et une justesse telles que cela m'assurait une sorte de zone de protection. Cette médecine, on y goûtait une fois ; par la suite, on tentait plutôt de devenir mon ami. Ou on se tenait loin. Le regard hargneux peut-être, mais loin. À force, j'ai pris confiance, et le rituel de mon père, son questionnaire, s'est raréfié. J'en suis même venu à me lancer des

défis. Pour moi tout seul. Ainsi, au retour de l'école, après la côte Larocque et la rue Short, je descendais la rue Saint-Pierre jusqu'à la rue Galt, chez moi. Un trajet plutôt sécuritaire. Par contre, à mi-chemin dans Saint-Pierre, on pouvait emprunter un raccourci en piquant par deux cours arrière qui communiquaient. La seconde, c'était le domaine des Clouston, un territoire interdit, une zone à très mauvaise réputation. De là à s'imaginer qu'il fallait faire preuve d'un très grand courage pour s'y risquer, que ça se sache ou non, il n'y a qu'un pas. Sauf que, de l'idée au projet, du projet au passage à l'acte, il y a quelques hésitations, quelques jours, deux semaines au moins. Et puis un mardi ou un jeudi, après avoir scruté et scruté les parages, sur un coup de tête, on pique par le raccourci. D'abord la petite entrée entre les haies de cèdres, puis la butte de gazon, le muret de grosses pierres, la cour à bois, où ça sent toujours bon la sciure, suivie du passage sombre entre deux très grands garages, et finalement le pire : le terrain vague, encadré de hangars, et dépourvu de tout obstacle ou de la moindre affaire derrière laquelle se cacher. La première fois, ce terrain vague, je l'ai couru de toutes mes forces. Aucune porte ne s'est ouverte, personne ne s'est pointé. Une fois dans la rue Galt, sur le trottoir, un nouveau petit gars était né, un héros tout droit sorti des dangers et des ombres ! Avec toutes ses dents et pas le moindre œil au beurre noir. Ce genre de héros que son propre père, pourtant pas dans la confidence, ne se donne plus la peine d'interroger. La nuit qui a suivi, j'ai découvert une vérité fondamentale : ça dort bien, un héros.

Alors forcément, mon raccourci, je l'ai de nouveau emprunté. À quelques reprises. Sans jamais croiser le moindre Clouston. À l'exception d'une fois. Un mardi. À l'automne. Fin de l'après-midi. Donc, quand je suis sorti d'entre les garages, on m'attendait.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Heureusement, je ne courais pas. Heureusement, j'avais en poche mon paquet de cartes de joueurs de hockey. Et, par chance, plutôt que de fuir, je me suis approché de Clouston.

— C'est toi que je cherchais.

Il n'en revenait pas. Moi non plus. Non seulement je m'approchais de lui, mais j'avais le front de le regarder droit dans les yeux.

— Rapport ?

J'ai sans doute respiré.

— Les gars à l'école, ils disent que t'as la carte de Peter Mahovlich.

Il me fixe, il hésite.

— Rapport ?

Je sais que mes habituelles entourloupettes, en période d'échange, ça ne va pas fonctionner avec Clouston.

— Dis ton prix, on va parler.

Il me regarde d'un drôle d'air. Je me dis que ça doit ressembler à cela, quand il réfléchit.

— T'as Bonin ?

— Qui ça ?

Il répète.

— La carte de Bonin.

Marcel Bonin ? Marcel Bonin ! Tu parles ! T'achètes un paquet de cinq cartes, t'as toujours Marcel Bonin, veux, veux pas.

— J'ai Bonin.

Il pousse.

— T'as Dollard Saint-Laurent ?

— J'ai Saint-Laurent dans le Canadien, j'ai Saint-Laurent dans Chicago. J'ai Moose Vasko, si tu le cherches.

Cette fois, c'est lui qui s'approche.

— Les trois. Ou tu *scrames*.

À ce moment me vient un projet : survivre. Clouston comprend.

— Pas ici. Les cartes, c'est dans le garage.

Il se retourne et se dirige vers la porte du garage à sa droite. La petite porte, sur le côté, pas la grande qui coulisse. Il entre, laisse la porte ouverte, il m'attend. Clouston dans la cour des Clouston, c'est risqué. Mais seul avec lui à l'intérieur du garage des Clouston, c'est de la témérité — un mot

que j'ignore à l'époque, mais que, quelques années après, je comprendrai tout de suite, d'instinct.

— Mahovlich, tu le veux ou tu le veux pas ?

À l'évidence, c'est la stratégie de Clouston pour m'inciter à le suivre et m'attirer à l'intérieur.

— Ferme la porte.

La lumière qui entre par les petites fenêtres tout en haut sur la façade suffit à peine à nous procurer une sorte de pénombre.

— Tu les as, les cartes ?

Je sors de la poche gauche de ma culotte mes cartes retenues par un élastique. Je cherche Bonin et Saint-Laurent et Vasko dans la pile. Je finis par les trouver, presque par cœur, faute d'un éclairage adéquat. Je les lui tends. Il les examine, côté pile, côté face, avec une attention et une minutie que rien ne justifie à mes yeux et que l'éclairage rend parfaitement invraisemblables.

— Je veux Saint-Laurent en Chicago, aussi.

Je refouille, trouve Saint-Laurent dans l'uniforme des Black Hawks, je tends la carte. Nouvelle suspicion, nouvelle inspection, même minutie. Et puis il me regarde et me sourit. Personne à l'école n'a jamais vu le sourire de Clouston, j'en prends conscience, personne n'ayant d'ailleurs ressenti la chose comme un manque. Et pour cause. Les lèvres de Clouston prennent bel et bien la position du sourire, mais rien de ce que son faciès donne à voir n'appartient à ce registre. Dans son cas, le sourire suscite plutôt une sorte d'effroi.

— Faut pas garder tes cartes dans tes poches. Trop risqué.

Et là, sous mes yeux, il exécute une sorte de chorégraphie très ordonnée et très précise au cours de laquelle il déboutonne sa culotte — il ne porte ni bretelles ni ceinture —, la baisse jusqu'aux chevilles, avec soin, pivote, baisse à présent son caleçon à peu près blanc, dont il tire, on ne sait trop d'où, son propre paquet de cartes, qu'il tripote. Clouston me montre ses fesses alors qu'il tripote ses cartes, en quête de Peter Mahovlich. Une fois qu'il a trouvé, il replace son

jeu dans son caleçon, remonte son sous-vêtement puis sa culotte qu'il reboutonne. Alors seulement il se retourne et me tend la carte de hockey. Peter Mahovlich sent ! Jamais pareille idée ne me serait venue, je n'ai pas d'imagination. Clouston ne sourit plus. Il exhibe ses quatre cartes obtenues dans l'échange et dit, sur un ton neutre :

— Ferme la porte en sortant.

Je fais volte-face, referme derrière moi et m'éloigne. Que se passe-t-il par la suite ? Rien. Absolument rien. Personne ne me suit, personne ne m'inquiète. Je me retrouve sur le trottoir, ma nouvelle carte à la main, un objet unique, comment en douter ! J'ai trouvé mon profit. Qui n'a rien à voir avec le hockey. Et je tiens Mahovlich.